

Études littéraires africaines

DANIEL Delas, *Poésie antillaise d'aujourd'hui - anthologie.*
Sapriphage, numéro 27, printemps 1996

Véronique Bonnet



Numéro 4, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042404ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042404ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonnet, V. (1997). Compte rendu de [DANIEL Delas, *Poésie antillaise d'aujourd'hui - anthologie.* Sapriphage, numéro 27, printemps 1996]. *Études littéraires africaines*, (4), 84–85. <https://doi.org/10.7202/1042404ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

■ DANIEL DELAS, *POÉSIE ANTILLAISE D'AUJOURD'HUI - ANTHOLOGIE*.

SAPRIPHAGE, NUMÉRO 27, PRINTEMPS 1996

Occultée par la foisonnante production romanesque, la création poétique antillaise n'occupe pas les devants de la scène littéraire. C'est donc à point nommé que la revue *Sapriphage* lui rend hommage en réunissant, sous forme d'anthologie, plusieurs poèmes contemporains. Dans un souci d'ouverture et de (ré)conciliation, D. Delas, le maître d'œuvre de cet ouvrage, a choisi des poèmes écrits en français et en créole, un ensemble de textes de "culture antillaise" qui témoignent d'une riche diversité. Les lecteurs familiers de la littérature antillaise y trouveront une sélection pertinente tandis que les novices rencontreront un panorama révélateur.

Puisant aux sources de la chanson populaire (J. Bernabé) ou parodiant la "chanson à boire" pour la transmuier en cri de révolte contre les colons (L. A. Ginapé), cette poésie est souvent ancrée dans le quotidien du peuple. Elle réfère ainsi aux "petites gens", aux "petites choses" (C. Remion-Granel) et à des figures fortement contextualisées dans l'espace caribéen, ainsi en est-il de Vaval qu'évoque Monchoachi. Mais elle reprend aussi les emblèmes de la tradition lyrique occidentale - le motif de la rose associé à la femme aimée. La veine césairienne y demeure bien vivace dans le poème "Grains d'or et collier-choux" de G. Desportes qui fait écho à "Pour saluer le tiers-monde" (*Ferrements*) et à *Moi, laminaire...* On appréciera le choix des poèmes d'E. Glissant, notamment les extraits du chant "La traite" dans *Les Indes* : "On a cloué un peuple aux bateaux de haut bord, on a vendu, loué, troqué la chair". On aurait cependant aimé que figurent quelques quatrains de *Fastes*^{*}, recueil où l'imaginaire glissantien diffracte l'archipel caraïbe dans la "totalité-monde". La verve poétique de R. Confiant et la beauté de "l'oratorio" de E. Pépin sauront nous convaincre que les tenants de la créolité savent aussi manier la parole poétique. Cette parole : mot clé, leitmotiv obsédant que l'on retrouve de poème en poème, est l'objet d'une quête qui s'origine dans une blessure encore béante. Car les "mots en miettes" (H. Poulet) ou l'appel d'un langage apte à "verbaliser la faille" (J. Hyvrard) sont le résultat de plusieurs facteurs étroitement conjugués : perte des langues africaines tuées et tuées dans le navire négrier, dépossession linguistique liée au statut subalterne du créole, "parole raillée" des engagés indiens, exil vers la métropole, outrage de la parole raciste... Les mots, grinçants et nus, s'enchaînent parfois les uns aux autres par dérivation, paronomase et accumulation : "Pollution / Surpollution / île polluée / surpeuplée / tue-flic / flic-tox [...]" (M. Jeanne) ou se répondent par leur infâme signifié : "Les négrillons, les bicotins, les chinetoques, les fellowzes, les mètèques / les coolies, les youpins ha [...]" (A. Melon Degras). Les mots disent la déchirure d'une femme noire

* E. Glissant, *Fastes*, Toronto, Ed. du GREF, coll. Quatre-Routes, 1991

: “Négresse à pleurer / Négresse à mourir / Négresse d’avoir la peau blanche / Négresse d’un combat sans fin avec la langue” (J. Hyvrard). Le dire poétique traduit encore l’incessant mouvement entre l’île et le monde ; il s’offre à ceux qui veulent le saisir : “Prenez ma parole / je n’ai garde qu’au fond des bois sacrés / elle ne joue à dormir debout / dans le mât dément des ancêtres” (E. Pépin).

Poésie en créole, en français ; poésie écrite par les fils des rescapés de la cale négrière, par les descendants de ceux qui défièrent le “kala-pani” ; par ceux qui se reconnaissent “héritiers du nom d’homme” (H. Corbin) ; poésie qui incite à entendre le divers, loin des pièges d’un universalisme conquérant, loin des écueils non moins dangereux des crispations identitaires, des repliements mortifères. Cette anthologie rend compte d’une parole tremblante et souveraine, écho de nos différences et notre humaine ressemblance.

■ Véronique BONNET

ANTILLES FRANÇAISES

■ KATHLEEN GYSSELS, *FILLES DE SOLITUDE - ESSAI SUR L’IDENTITÉ ANTILLAISE DANS LES (AUTO)BIOGRAPHIES FICTIVE DE SIMONE ET ANDRÉ SCHWARZ-BART*, L’HARMATTAN, 464 P.

Sous le titre *Filles de Solitude - Essai sur l’identité antillaise dans les (auto)biographie fictive de Simone et André Schwarz-Bart*, Kathleen Gyssels nous livre un volumineux ouvrage, érudit tout autant que précis. L’auteur s’y applique à questionner “l’identité” antillaise telle qu’elle apparaît dans les fictions d’André et/ou de Simone Schwarz-Bart : *Un plat de porc aux bananes verte*, *La Mulâtresse Solitude*, *Pluie et Vent sur Téliumée Miracle*, *Ti Jean l’Horizon*, *Ton beau capitaine*. Pour ce faire, elle interroge les modalités par lesquelles les textes littéraires traduisent une identité toujours difficile - qu’elle soit individuelle ou collective - et met en évidence les “multiples ‘épreuves’ qui rendent l’identité (raciale, sociale, culturelle) particulièrement altérable”. A juste titre. K. Gyssels souligne que la littérature de la “périphérie” est trop souvent perçue par les critiques comme un miroir de la vie des ses auteurs. C’est pourquoi elle s’applique tout au contraire à distinguer auteur, narrateur et personnages, en sondant le processus infiniment complexe de l’écriture schwarz-bartienne, en particulier ses perspectives narratives, ses jeux intertextuels et paratextuels perçus sous le signe du métissage dont elle fait “le fil rouge de l’analyse”. Les termes “littérature”, “littérature postmoderne”, “postcoloniale”, “afro-antillaise”, “afro-américaine”, “caribéenne”, “antillaise”, “féminine” et “guadeloupéenne” sont délimités avec soin, ce qui permet d’échapper au flou terminologique qui guette ces ensembles de définitions. Car “s’il est aisé de circonscrire géographiquement la petite île ‘sous le vent’ [...] autant sa littérature se met difficilement en carte [...]”. Dans une perspective interdisciplinaire, l’auteur parvient à faire dialoguer différents discours théoriques et